

RENTÉE SOLENNELLE
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

ACADÉMIE DE NANCY.

RENTÉE SOLENNELLE
DES FACULTÉS

DES

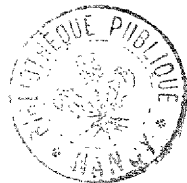
SCIENCES ET DES LETTRES

ET DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE NANCY

Le 15 Novembre 1856.



NANCY,

GRIMBLOT, V^E RAYBOIS ET C^{IE}, IMPRIM.-LIBR. DE L'ACADÉMIE DE NANCY,
Place Stanislas, 7, et rue Saint-Dizier, 125.

1856.

RAPPORT

DE

M. CH. BENOIT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

M. LE RECTEUR,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

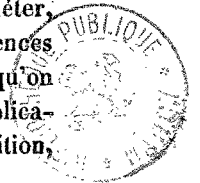
La réunion d'aujourd'hui n'est plus pour vous chose nouvelle. Il y a deux ans déjà que nous inaugurons l'enseignement des Facultés dans cette ville si empressée à l'accueillir. Nous ne pouvions vous entretenir alors que de nos desseins et de nos espérances ; aujourd'hui, nous avons à constater déjà des résultats obtenus : l'œuvre commence à porter ses fruits. Sans doute il est regrettable que l'étranger, en visitant cette ville des palais, nous voie encore campés au lieu où nous sommes ; et, qu'après deux ans, les fondements de l'édifice qui nous est destiné ne soient pas encore près de sortir de terre ; mais nous savons qu'en cela, nous ne pouvons accuser ni le zèle ni la munificence de nos magistrats municipaux ; que, loin de là, la grandeur de leur projet en a fait l'un des principaux obstacles ; et que, si l'arche sainte est encore sous la tente, c'est qu'on ne voulait la fixer enfin que dans un temple digne d'elle. Du moins, en attendant l'édifice de pierre, nous avons cherché, de notre côté, à fonder moralement sur des bases solides notre enseignement dans ce pays ; et

tout ce qui s'intéresse ici aux nobles études a répondu à notre appel. C'est désormais une généreuse habitude pour l'élite de notre population, de venir, après les occupations de la journée, se recueillir le soir autour de nos chaires dans la contemplation des choses de l'âme. En face de cet auditoire distingué, le professeur peut-il s'apercevoir encore du délabrement du lieu où il siège ? Et vous-mêmes, voyez-vous encore la nudité des murailles, alors qu'une parole sympathique vous ravit dans le monde des idées ? Les Muses se sont fait longtemps entendre au fond des grottes de l'Hélicon, jusqu'à ce que la Grèce, aux jours de sa grandeur, leur érigeât des temples.

Tout en remerciant ce public choisi du concours assidu qu'il nous prête, nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter que le goût de nos études littéraires ne soit pas encore plus répandu, surtout parmi la jeunesse. Combien, en effet, d'absents encore, que nos yeux cherchent dans l'auditoire ? Jeunes gens, où êtes-vous ? C'est à vous pourtant, que notre enseignement est particulièrement destiné. Vous avez tant besoin de ces entretiens généreux, pour échapper à la prostration morale, où la contagion du siècle et la passion des intérêts matériels nous a plongés ! Au seuil de la carrière de la vie, où vous allez entrer, nous voudrions vous retenir quelque temps dans ce culte des lettres, qu'on a si bien nommées *humaines* par excellence, *humaniores litteræ*, et vous munir de ces nobles études, pour vous assister dans les luttes qui vous attendent, vous ranimer dans vos défaillances, vous consoler dans vos disgrâces, vous charmer aux heures de loisir, et faire la grâce de votre vieillesse, après avoir nourri vos jeunes années de leurs sucs généreux.

Les lettres, je le sais, ne sont plus aujourd'hui en aussi grande faveur, qu'elles le furent jadis en France. L'esprit public s'en est pour un temps détourné. Pourquoi ? Peut-être faut-il y voir un juste retour contre l'abus que tant d'écrivains avaient fait de leur empire. Le culte des Muses, convenons-en, n'avait été que trop profané parmi nous. Nous avons vu la poésie, cette fille du ciel, infidèle à sa mission, qui est de relever les âmes vers les pures contemplations de l'idéal, se faire honteusement l'entremetteuse

de la corruption ; et la philosophie, enivrée d'orgueil, s'attaquer à nos plus saintes croyances. La France, en récapitulant ses catastrophes depuis plus d'un siècle, a pu en accuser, en grande partie, les abus de l'esprit et de la parole. D'un autre côté, la gloire des lettres a bien pu être éclipsée un instant par l'éclat de ces découvertes scientifiques, dont notre époque se montre si justement fière. N'est-ce pas en effet dans les progrès des sciences physiques, et leurs applications à l'industrie, que notre siècle a trouvé surtout sa grandeur ? Faut-il s'étonner, que les esprits en soient éblouis, et y restent absorbés ? Je ne suis pas vieux encore ; et quels miracles pourtant n'ai-je pas vu accomplis sous mes yeux par le génie de la science moderne ! Voici la locomotive, ce Léviathan de la mécanique, qui s'élance sur les ailes de la tempête, emportant dans sa course des peuples entiers aux points les plus éloignés de l'espace ; tandis qu'à côté d'elle, dans un fil merveilleux, le fluide, plus agile que la pensée, porte la nouvelle messagère à travers les airs ou les abîmes de l'Océan. La science a changé la face de la terre ; la science en fouille les entrailles, pour y retrouver écrite en caractères éclatants l'histoire des révolutions primitives du globe ; la science, en même temps, s'empare du ciel et saisit par le calcul la planète invisible aux confins de l'immensité. Partout, elle m'étonne de ses conquêtes, m'entoure de ses féeries, soit qu'elle fasse circuler les gaz sous les pavés de la cité, comme le sang dans les veines, pour nous inonder tout d'un coup le soir de flots de lumière, soit qu'elle trempe le métal en un bain mystérieux, où il se revêt d'or ; soit qu'à la clarté du soleil, elle fixe sur le papier du daguerréotype, changé en miroir, l'image désormais durable. Quand je contemple ces victoires journalières, que l'homme remporte sur les forces physiques, et par lesquelles ce roi déchu de la création semble reconquérir l'empire perdu de la nature, je ne puis me défendre moi-même d'être ravi d'un tel spectacle. Aussi, loin de m'inquiéter, avec certains esprits chagrins, de la part qu'on a faite aux sciences naturelles dans l'éducation publique, j'y applaudis : je veux qu'on initie nos jeunes gens à ces secrets de la nature, et aux applications, que le génie de l'homme en a su faire ; mais à la condition,



qu'en faisant à ces études scientifiques une place considérable, on maintiendra aux lettres le rang élevé, qu'elles doivent toujours garder dans une éducation libérale. Rendons un juste hommage, Messieurs, aux inventeurs de l'industrie moderne ; mais réservons notre adoration pour ces autres inventeurs, bien autrement utiles au monde et plus grands, que l'on appelle Homère, Sophocle, Platon, Virgile, Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, qui ont exploré et nous ont livré.... quoi? Messieurs, les plus hautes et les plus belles régions de la nature humaine. Voilà en effet les premiers bienfaiteurs des peuples : ils ont inventé mieux que la vapeur ; ils ont inventé la joie et la tristesse, la consolation et l'espérance ; ils ont trouvé ces accents divins, par lesquels ils éveillent, émeuvent, enflamment tout ce qu'il y a de généreux en nous, et prouvé par leurs œuvres, que l'homme est véritablement fils du ciel, et créé à l'image de Dieu. Qu'est-ce en effet, que ces merveilles de la science moderne, dont je chantais l'hymne tout à l'heure, en comparaison des merveilles de l'éloquence et de la poésie? L'homme aura transformé la foudre du ciel en moteur pour ses manufactures, avant de refaire les *Adieux d'Andromaque* ; et le daguerréotype aura trouvé le secret de fixer, avec les ombres, les couleurs, avant qu'on n'ait dépassé le *Qu'il mourût* du vieil Horace.

Mais qu'ai-je besoin de réclamer ici pour les lettres ce culte qui leur est dû, dans cette ville, qui semble, au milieu de l'entraînement universel vers les choses de la matière, avoir conservé plus fidèlement la religion des choses de l'esprit? Je vous connais; je sais qu'ici on trouvera toujours un auditoire nombreux et sympathique, pour entendre parler de littérature et d'art, et une foule de nobles cœurs, pour tressaillir d'une émotion généreuse à la lecture d'un beau morceau d'éloquence ou de poésie. Vous tous, Messieurs, qui avez pris à cœur les destinées de notre enseignement, qui croyez à l'influence bienfaisante des lettres, et qui augurez de l'avenir de la patrie, selon que les études littéraires seront plus ou moins en honneur auprès de la jeunesse, je ne crains point de fatiguer votre attention, en vous rendant compte, avec quelque détail, des résultats, que nous avons constatés ou obtenus à cet égard, dans l'année qui vient de s'écouler.

Vous le savez, Messieurs, l'objet de notre institution est double. En même temps que nous ouvrons des Cours à ceux qui se montrent jaloux de poursuivre leurs études littéraires, nous sommes chargés de maintenir et d'élever par des examens le niveau de l'enseignement secondaire. Quelques mots d'abord sur les *Examens*.

EXAMENS.

DOCTORAT.

Le *Doctorat*, longtemps négligé dans l'Université, a repris faveur. Plusieurs candidats travaillent, sous la direction de nos conseils, à préparer des thèses pour notre Faculté. Jusqu'ici cependant, aucune des thèses proposées à notre appréciation préliminaire, ne nous a semblé réunir, à un degré suffisant, l'érudition mûre et solide, l'intérêt et le mérite des recherches, et l'originalité de vues, qu'on est en droit d'exiger pour ce grade élevé qui ouvre l'accès de l'enseignement supérieur. La Faculté de Paris, depuis longtemps déjà, a marqué à quel prix on devait dispenser ce titre; nous ne consentirons pas, pour notre part, à laisser s'établir en province un *Doctorat* inférieur.

LICENCE.

Aux examens de la *Licence* nous pourrions nous attendre à compter un plus grand nombre de candidats. Une mesure, pleine de sollicitude pour l'avenir de nos jeunes maîtres, leur impose depuis quelques années l'obligation de prendre le grade de *Licencié*, et, à ce prix, leur assure l'avancement. Pourquoi donc ne répondent-ils pas avec plus de confiance et d'ardeur à cet appel d'une administration bienveillante? Quelques-uns, je le sais, intimidés par la faiblesse de leurs premières études, et effrayés de la distance qui les sépare encore du niveau de l'épreuve, ajournent dans un avenir indéfini de s'y présenter, pour mieux assurer, disent-ils, par une longue préparation le succès de l'épreuve. Je loue leur prudence, en les invitant toutefois à se défier de ces échéances trop lointaines, et à fixer à leurs efforts un but plus

voisin. D'autres, qui trouvent la route longue et difficile, aiment mieux s'asseoir par terre, et se croiser les bras. Sur quoi comptent-ils ? sur l'avenir ? mais l'avenir ne sera que ce que nous l'aurons fait. Levez-vous donc, vous qui dormez. C'est maintenant le temps propice : consentez à faire un effort. Aidez-vous seulement, et le ciel vous aidera. Nous vous tendons la main. Vous tous, jeunes gens, qui avez la noble ambition de faire votre carrière par le travail, et de devoir votre avancement à votre mérite, vous trouverez en nous des guides, des conseillers, des amis. Le Ministre excellent, dont la perte laissera parmi nous d'éternels regrets, et qui s'intéressait plus à vous, que vous-mêmes, en vous obligeant à être Licenciés, a voulu vous en faciliter les moyens. Il a demandé aux Facultés de vous consacrer une partie de leurs leçons. Déjà, dans notre intérêt pour vous, nous l'avions prévenu. De votre côté, sachez profiter de ces ressources. Nous invitons ceux d'entre vous, qui habitent cette ville, à entretenir désormais avec nous des relations de travail plus assidues encore. Quant à ceux qui sont au loin, et ne peuvent fréquenter nos Conférences, qu'ils nous écrivent pour nous envoyer les fruits de leurs études solitaires, et réclamer à ce sujet nos conseils. Nous aimerons à étendre pour eux le cercle de cette direction spirituelle, que, depuis nos débuts ici, nous avons commencé à instituer par correspondance. Le niveau des examens de Licence, qui se relève sensiblement en cette Académie, témoigne assez de la salutaire influence que la Faculté exerce ainsi, de loin ou de près, sur la studieuse jeunesse qui s'y prépare. Non-seulement ces disciples plus fidèles de notre enseignement y ont trouvé un succès certain ; mais je puis ajouter encore, pour la dernière session, que les candidats, qui en sont sortis les premiers, MM. Jacoulet et Gœury, se seraient présentés avec honneur à Paris, en concurrence même avec les élèves de l'Ecole Normale supérieure, et auraient su s'y maintenir dans un rang distingué. Que leur exemple éveille chez les autres l'espérance et une heureuse émulation. Voilà le plus éloquent appel, que nous leur puissions adresser. Mais, avec eux, nous convions à nos Conférences tous les jeunes gens qui ont gardé de leurs études le goût

des lettres, et qui croient avoir intérêt, pour leur carrière, à s'exercer dans l'art d'écrire, et à se familiariser avec les maîtres de la pensée humaine. Candidats à la Licence, ou auditeurs libres, il suffit d'aimer les lettres, pour être des nôtres, et de travailler, pour avoir droit à tous nos soins.

BACCALAURÉAT.

Les candidats au *Baccalauréat ès Lettres* n'ont pas dépassé le nombre total de 105. C'est quatre de plus que l'an dernier. Mais si le nombre des candidats demeure à peu près stationnaire, le niveau moyen de leurs études semble s'élever. Nous aimons à constater chaque année une préparation plus solide, un fonds plus vrai de connaissances acquises. Ainsi commence à se faire sentir le résultat de la mesure, qui, au lieu d'acheminer pêle-mêle tous les élèves de nos Collèges vers un Baccalauréat unique, a partagé en deux sections la division des classes supérieures. Avec ce large débouché ouvert aux élèves, qu'une vocation plus ou moins marquée entraîne vers les sciences et leurs applications, il ne reste plus dans la section des lettres qu'un bataillon sacré, réduit sans doute, mais choisi; et le Baccalauréat ès Lettres, destiné ainsi à ne plus consacrer qu'une élite, reprend sa véritable valeur. Sur les 105 candidats qui se sont présentés dans les diverses sessions, 48 ont été admis, et 57 encore ajournés. Parmi ces derniers, 12 seulement, après avoir franchi les épreuves écrites, sont venus échouer à l'examen oral; les 45 autres avaient été condamnés sur leurs compositions écrites seulement. C'est que ces compositions seront toujours à nos yeux le fondement de l'épreuve, et la plus sûre garantie d'études classiques, aussi prennent-elles dans nos jugements une importance souveraine. L'examen oral a certainement sa valeur: mais il est trop facile encore, avec une mémoire heureuse et le manuel, de faire ici illusion par une préparation artificielle. Mais une composition, et surtout la dissertation latine, nous livre du premier coup le secret des études d'un candidat. Combien, à la dernière session d'août, combien de jeunes gens ont fait naufrage sur cet écueil? Les échecs se sont multipliés, parce que l'aveugle fortune, qui décide pour les sujets de compo-

sition entre le latin et le français, s'est obstinée à ramener presque toujours l'obligation d'écrire en latin. Sans doute il est regrettable qu'une alternative d'une si grande conséquence soit livrée au hasard. Mais nous avons souvent demandé, et nous espérons obtenir que désormais toutes les chances de l'examen soient égales pour tous les candidats, et qu'on s'en tienne uniquement à la dissertation latine, qui seule, pour témoigner des études classiques, peut avoir une signification complète et décisive. Quoi qu'il en advienne, jeunes gens, qu'en attendant, cette leçon de nos examens vous instruisse. Cessez de vous soucier autant du programme; brûlez vos *Manuels*; pour mieux préparer votre baccalauréat, ne vous en préoccupez pas autant que vous le faites. Ne songez qu'à faire de bonnes classes, à profiter des leçons de vos maîtres, à former votre goût par des lectures désintéressées, à cultiver enfin les lettres pour le plaisir de vous instruire; et le reste vous sera donné par surcroît.

Parmi les 48 candidats admis au grade de Bachelier ès Lettres, deux seulement l'ont été avec la mention *Très-bien*; ce sont MM. Félix, de Remiremont, et Gérard, de Nancy. Cinq autres ont été reçus avec la mention *Bien*; ce sont MM. Gebhart, Rossignol, de Roche, Bouché et Larzilière. Tout le reste n'a obtenu que la modeste note *Assez bien*. On nous trouvera peut-être bien avarés de nos distinctions. Mais ce n'est pas parti pris chez nous, afin d'en relever la valeur; c'est que trop peu de candidats aujourd'hui sont en état de satisfaire également à toutes les questions de l'examen, comme le règlement l'exige d'eux, pour obtenir ces mentions plus honorables. Excellents parfois dans tout le reste de l'épreuve, ils se montrent trop souvent mal préparés dans les questions qui touchent à la philosophie et aux sciences. La cause de ces déplorables lacunes, vous la connaissez, Messieurs. A peine en Rhétorique, parfois même en sortant de Seconde, on voit les meilleurs élèves de nos Lycées accourir avec une folle impatience au Baccalauréat. Pourquoi tant se hâter? Pourquoi se privent-ils inconsidérément, en précipitant leur examen, des ressources qu'ils devaient trouver dans leur dernière année d'études, pour s'assurer un succès plus complet? Ah! je le sais. Ils veulent en finir plus

vite avec le Collège ; ils déclarent que, pour leur carrière, ils n'ont que faire de cette logique et de ces sciences mathématiques et physiques, dont cette dernière année est encombrée. Imprudents, vous ne comprenez pas assez ce qu'à l'âge où vous êtes, un sérieux enseignement philosophique pourrait donner de solidité à votre esprit et de fermeté à votre caractère ; vous ne savez pas combien un cours de mathématiques peut servir à discipliner la pensée ; et quant à l'histoire naturelle, à la physique et à la chimie, rassurez-vous, on ne vous en apprendra que ce que tout homme bien élevé est tenu rigoureusement de savoir aujourd'hui, pour ne pas demeurer en dehors des grandes choses de son siècle. Comment n'êtes-vous donc pas plus curieux de connaître ? Et pourquoi ne rencontre-t-on pas plus souvent chez nos bons élèves la louable ambition, non-seulement de réussir à la fois dans les sciences et dans les lettres, mais aussi de montrer qu'un jeune homme intelligent et studieux peut facilement atteindre à la fois aux deux Baccalauréats.

ENSEIGNEMENT.

J'arrive maintenant, Messieurs, au tableau de notre enseignement.

PHILOSOPHIE.

Il a été jusqu'ici dans la destinée de notre chaire de Philosophie, de changer souvent de maîtres. Le talent de ceux qui en étaient chargés les faisait bientôt appeler sur un plus grand théâtre. Vous avez tous regretté avec nous *M. Albert Lemoine*, ce sage consommé de trente ans, qui par sa haute raison, son amour profond du vrai et du bien, son exquise mesure, comme aussi par sa parole si nette, si ferme, si égale à sa pensée et si lumineuse, avait conquis sur nos âmes un ascendant souverain. Il laissait un héritage difficile. Mais comment se défendre contre le jeune maître qui est venu le remplacer, et qui tout de suite nous a étonnés et dominés par la vigueur généreuse de ses convictions, le mouvement de son esprit, la grâce et la vivacité éloquente de sa parole ? Tout d'abord on a dû reconnaître en lui un apôtre de

la vraie philosophie chrétienne. Pour M. de Margerie, enseigner est un ministère sacré; quiconque a l'honneur de monter dans une chaire et d'y élever la voix parmi les hommes doit s'en servir, pour rappeler à ceux qui l'écoutent ces grandes vérités morales, que notre siècle, dans son étourdissement, oublie trop aisément. Mais croyez-vous, que, pour rester docile à l'autorité chrétienne, il restreigne le champ des questions philosophiques, et réduise l'esprit humain à un rôle subalterne? Tout au contraire, il a bientôt prouvé, que la raison humaine, en se subordonnant à la foi religieuse, y trouve un point d'appui et une force nouvelle, et qu'elle peut désormais avancer avec d'autant plus de hardiesse dans sa voie, qu'elle y est guidée par des principes plus solides. Elle marche alors dans la lumière venue d'en haut, au lieu d'errer à la lueur douteuse de sa propre clarté, qui la laisse à chaque instant incertaine, éperdue, sur le sol mouvant des opinions et des contradictions humaines. L'année dernière, le Professeur ayant à prendre le sujet de son cours dans la morale, a traité de l'*Education*; avec quelle élévation de vues? vous le savez. Il a rendu à l'éducation morale toute sa grandeur, en montrant qu'elle est le travail de perfectionnement, que l'homme doit sans cesse opérer sur lui-même, pour atteindre au but suprême de ses destinées. Or, si Dieu, qui est le principe de nos âmes, est aussi la seule fin qui en soit digne, l'homme doit s'attacher à développer en soi les nobles facultés, qui sont comme la marque de son origine céleste, et à combattre au contraire ces penchants égoïstes et bas, qui se disputent son cœur, rabaisent sa pensée vers la terre, et en arrêtent l'élan vers son bien suprême. Ce travail sur soi-même, c'est l'éducation, que chaque homme est tenu de se faire pour son compte; éducation de tous les jours, et qui ne se termine qu'à la mort; car chaque pas dans la vie nous met en présence de nouveaux devoirs, et exige de nous un nouvel apprentissage. L'éducation, comme l'entend M. de Margerie, c'est donc dans l'ordre moral ce progrès continu, qui est la loi de notre existence ici-bas. A quelque hauteur cependant, que le professeur relevât son sujet, nous admirions, comme il savait dans les applications demeurer pratique, et accommoder son enseignement à l'état actuel de nos

mœurs et à nos relations sociales, tout en ramenant sans cesse devant nos yeux l'exemplaire éternel et idéal du bien. — Cette année, où le programme l'invite à étudier quelque grande époque de la pensée philosophique, M. de Margerie se propose de nous retracer l'*histoire de la philosophie chrétienne*, depuis les temps héroïques où elle prit naissance au milieu des persécutions, jusqu'à cet incomparable XVII^e siècle, qui vit la philosophie enfin délivrée des liens de la scolastique, mais toute pénétrée encore de la pensée chrétienne, associer dans une merveilleuse harmonie la raison et la foi, et, présidant à l'épanouissement du génie français à cette époque, marquer de sa noble empreinte les plus belles productions de la littérature et de l'art. Le sujet est immense sans doute ; mais le Professeur s'attachera surtout aux trois époques principales, et aux trois grands noms qui dominent toute cette histoire, Saint Augustin, Saint Thomas, Bossuet, lesquels semblent se donner la main à travers les siècles, pour fonder cette école d'infaillible sagesse. Voilà certes, Messieurs, une admirable carrière à parcourir ; et nous ne doutons pas que le talent du Professeur, autant que l'intérêt même du sujet, ne ramène au pied de sa chaire son auditoire nombreux et fidèle.

HISTOIRE.

M. *Louis Lacroix* avait entrepris de nous retracer l'année dernière les envahissements de la civilisation européenne dans les Indes orientales, depuis le jour où Vasco, un téméraire de génie, ouvrait à travers des océans inconnus les routes nouvelles qui devaient rapprocher deux mondes, jusqu'à l'époque actuelle, où nous voyons les derniers débris de l'empire Moghol absorbés par l'âpre domination de la compagnie Anglaise. Dans ce tableau, le Professeur se plaisait à mettre en regard le génie de progrès, qui anime les races occidentales, filles du christianisme, avec l'éternelle immobilité, qui semble enchaîner les nations de l'Asie dans les vieux cultes des premiers âges. Mais surtout, à côté des irrésistibles conquêtes accomplies par le démon de la guerre, de la politique ou du commerce, il aimait à nous raconter les pacifiques conquêtes de la parole évangélique ; et à mesure qu'il pénétrait,

à la suite des aventuriers de la convoitise ou de la charité, dans quelqu'un de ces vieux empires de l'Asie condamnés à périr, il se hâta, avant leur chute, de nous donner une esquisse de leur état social, religieux ou politique ; et de nous montrer le genre d'influence, que leurs envahisseurs Portugais, Hollandais, Espagnols, Français, Anglais, y avaient successivement exercée, selon la diversité de leur génie. Il ne reculait pas non plus devant aucune des questions importantes, qui s'offrent à chaque pas dans une pareille histoire, au sujet des destinées générales de l'humanité, et du rôle que le Christianisme est appelé à jouer dans l'extension de la civilisation ; graves et difficiles problèmes sans doute, mais qu'il est toujours intéressant de poser, alors même qu'on est impuissant à les résoudre. — Cette année, le sujet de Cours qu'il a choisi, n'est pas moins fécond en enseignements élevés. Il revient en France, et se propose de vous en exposer l'histoire aux XVI^e et XVII^e siècles ; mais à cette époque déjà, la France est comme le cœur de l'Europe et le centre commun de la vie des peuples. Si ce n'est pas la France qui prend toujours l'initiative dans le mouvement ardent, qui semble à cette époque entraîner le monde vers de nouvelles destinées, c'est elle qui y jouera le principal rôle. Dans ses aventureuses expéditions d'Italie, elle montre déjà, combien au lendemain de la désastreuse guerre de cent ans, elle renferme de séve et de vie prêtes à déborder au dehors. Son ambition excite entre elle et la maison d'Autriche une rivalité, qui va embraser l'Europe entière. Mais, pendant ce grand conflit, couve dans l'ombre, au sein même de l'Église, le germe d'une autre lutte bien autrement acharnée et sanglante, et où il ne s'agit plus seulement de l'ambition des princes et de l'équilibre des états, mais où tous les fondements religieux et politiques, sur lesquels reposait la vieille société, sont ébranlés. Luther a inauguré le rationalisme dans le monde. On sait combien la France surtout fut déchirée par ces guerres civiles et religieuses, qu'avait provoquées l'apparition du protestantisme. Mais enfin Henry IV profita de l'épuisement des partis, pour y mettre un terme. M. Lacroix exposera avec détail la restauration politique et administrative de la France, commencée sous les auspices de ce prince habile, con-

tinuée par le génie de Richelieu, et qui doit aboutir à la splendeur et à la puissance de Louis XIV. Il s'arrêtera en particulier au tableau de ce règne, qui semble avoir pour un temps réconcilié dans sa majestueuse unité tous les éléments qui fermentaient dans la confusion de l'âge précédent. Cette histoire, sans doute, a été souvent refaite : mais elle pourra l'être souvent encore avec avantage. Elle ne saurait être de sitôt finie ; car les événements des siècles suivants viennent l'éclairer chaque jour d'une lumière nouvelle, et nous en faire sentir les conséquences prolongées. Combien, en effet, de questions sociales ou religieuses, soulevées par le XVI^e siècle, et auxquelles le XVII^e n'a donné qu'une solution provisoire, jusqu'à ce que la révolution française les tranchât violemment ? combien d'autres, sous le poids desquelles notre âge se débat encore douloureusement, et dont le secret redoutable se cache encore dans les mystères de l'avenir ? A mesure que le temps marche, l'horizon de l'histoire s'étend, les points de vue changent. C'est ainsi que le progrès de la vie nous instruit à modifier les jugements de notre jeunesse.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

M. *Emile Burnouf* a consacré le premier semestre de son cours à compléter son tableau du génie et des arts de la Grèce au siècle de Périclès. Après avoir étudié successivement les progrès de l'histoire avec Hérodote, Thucydides et Xénophon, il s'est ensuite attaché aux philosophes, ou plutôt à Platon, dans lequel il s'est plu à considérer principalement l'artiste inspiré, qui, après un siècle de chefs-d'œuvre, en révèle la divine théorie, et, ravi sur les ailes de feu de son génie, en va dérober les secrets jusque dans le sein de Dieu. Au deuxième semestre, il nous a transportés dans l'Italie antique, et nous a montré Rome, au premier contact de la Grèce, comme éblouie de la splendeur de cette civilisation étrangère, s'abandonnant en partie elle-même pour se parer des arts et des sciences des vaincus. Lucrece devait d'abord attirer ses regards, comme l'un des plus anciens et peut-être le plus grand des poètes de Rome, Lucrece, qui tout en développant dans ses vers les sombres et désolantes doctrines d'Epicure, nous ravit à

son enthousiasme, ou remue si profondément nos âmes, soit qu'il célèbre avec ivresse les conquêtes de la raison humaine, soit qu'il contemple les spectacles de la nature avec une voluptueuse et irrésistible mélancolie.— Cette année, le professeur va poursuivre cette histoire des lettres en Italie. Il étudiera d'abord les essais d'épopée nationale, qu'y provoque l'exemple d'Homère, depuis Ennius jusqu'à Virgile, et simultanément les efforts impuissants des vieux poètes Latins, pour transporter et naturaliser sur le sol du Latium les merveilles de la tragédie Athénienne. Rome sera plus heureuse dans ses tentatives, pour s'appropriier les idées philosophiques des Grecs, et imiter leurs compositions historiques. Mais la philosophie même, pour se faire accepter de ce peuple romain, qui cherche partout l'utilité pratique, devra descendre des hauteurs de la métaphysique et se borner à la morale. C'est dans l'histoire seulement, que le génie Latin pourra vraiment rivaliser avec le génie Grec : Aussi Salluste, Tite-Live, Tacite arrêteront-ils de préférence le Professeur. Ce n'est pas, néanmoins, qu'en embrassant un si vaste cadre, il puisse entrer dans la critique détaillée de tant de grandes œuvres. Il se propose surtout d'y rechercher les traits propres du génie romain, en opposition avec le génie de la Grèce, qui a été jusqu'ici l'objet de son étude. Comment se fait-il que Rome, si supérieure par son esprit politique, ses lois et ses mœurs, semble impuissante pour tout ce qui tient aux arts, et végète dans la barbarie, jusqu'à ce qu'éveillée enfin au souffle de la Grèce elle cherche à s'appropriier les œuvres de cette civilisation brillante, qu'elle copie avec une docilité plus ou moins maladroite ? Jusqu'à quel point, en prenant au peuple Grec, avec ses autres dépouilles, ses sciences et ses arts, a-t-elle su les assimiler à sa propre raison, et accommoder à son esprit positif ces libres créations de l'imagination hellénique ? De quelle manière enfin, ces productions de la Grèce, importées sur le sol du Latium, s'y sont-elles encore transformées sous l'influence des révolutions survenues dans l'état politique, dans les croyances religieuses et dans les mœurs, depuis les guerres puniques, jusqu'à la chute de la République ? C'est à ce point de vue, bien digne des méditations d'un homme de goût et d'un sage, que

M. Burnouf étudiera surtout le développement des lettres Latines. Combien il sait, avec ces aperçus élevés et ces comparaisons littéraires, rajeunir les études de l'antiquité classique, c'est ce que peuvent apprécier seulement les auditeurs de son cours. Son érudition, aussi variée qu'étendue, lui offre à chaque pas les rapprochements les plus curieux. — Du reste, l'activité originale de son esprit ne se déploie pas seulement dans son enseignement. Pendant qu'il nous apprend à goûter mieux les littératures grecque et latine, il envoie à l'Académie des sciences un Mémoire sur la vitesse de l'électricité ; il publie un ravissant épisode du Mahabâ-rata, l'histoire de Nala ; et prépare l'impression d'une grammaire sanskrite élémentaire, où il ramène le mécanisme de cette langue primitive à ses lois les plus simples, avec un instinct du génie des langues qui semble un héritage dans sa famille. En même temps, nous voyons paraître de lui un vaste plan de l'antique Athènes, où il relève, avec une scrupuleuse sagacité, sur les rochers qui entourent l'Athènes moderne, les moindres traces des anciennes constructions. Il semble ainsi, qu'après avoir fait un plus long séjour que nous en Orient, il se charge d'acquitter pour tous la dette de la science.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Dans ce cours, nous avons entrepris de retracer depuis le commencement l'histoire des lettres en France. L'an dernier, nous exposions leurs variations et leurs progrès tumultueux au milieu des tempêtes religieuses et politiques du XVI^e siècle. C'est avec complaisance que nous nous arrêtions au spectacle de cette époque, qui a tant d'analogie avec la nôtre, et où il est si intéressant d'observer l'influence des événements sur les œuvres de la pensée ; nous étions curieux d'assister ainsi au laborieux enfantement du monde moderne. Où pouvait-on d'ailleurs mieux suivre qu'en France cette lutte opiniâtre engagée entre le génie de l'avenir et le génie du passé ? La France est destinée à être éternellement le foyer des idées, le champ de bataille des principes ; c'est là surtout qu'on vit aux prises l'esprit de nouveauté avec la tradition,

la raison avec la foi, les théories démocratiques avec les vieux préjugés de la monarchie, la civilisation payenne avec les croyances catholiques, et le génie national comme subjugué par l'imitation de l'antiquité ou de l'Italie. Nous nous sommes assis, pour ainsi dire, au bord de ce confluent orageux, où tous les courants de la civilisation antique et moderne, l'art des anciens et la pensée du moyen âge, la philosophie chrétienne et la sagesse retrouvée de la Grèce et de Rome, venaient se réunir, pour former sous Louis XIV ce grand et majestueux fleuve, où l'Europe toute entière a puisé.—Après avoir ainsi amené cette histoire jusqu'au seuil du grand règne, c'est là, que, cette année, nous nous proposons de la reprendre. Nous sommes enfin arrivés à l'heure incomparable, où l'esprit français, comme s'il eût rencontré pour un instant, entre les influences diverses qui le sollicitaient, l'harmonieux équilibre qui convenait le mieux à son tempérament, maître enfin de lui-même, va prendre son puissant essor, et enfanter cette littérature glorieuse, dont la France peut avec orgueil opposer la splendeur aux plus beaux siècles de l'esprit humain. Nous comptons passer l'année entière dans la compagnie des beaux génies de cette époque. Est-ce trop? Pour nous, après avoir goûté de leur noble commerce, nous voudrions ne les quitter plus jamais.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

M. *Alfred Mézières* retraçait l'an dernier l'histoire de la Poésie en Angleterre, depuis Chaucer, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'époque de la reine Anne, où la littérature Anglaise est à son tour entraînée dans l'imitation de la France; mais particulièrement le temps d'Élisabeth, où le génie britannique, fécondé par l'antiquité, avait éclaté en productions si originales, l'ont de préférence arrêté dans sa revue. Shakspeare, surtout, l'a retenu. Une fois que cet enchanteur vous tient, comment s'en déprendre? Mais quelle étude, d'ailleurs, plus intéressante et plus instructive, que de comparer ce glorieux choryphée du drame romantique avec les maîtres de notre scène? et comme ici, toutes les grandes questions de l'art venaient s'offrir en foule au Professeur? — Cette

année, c'est l'Allemagne, que ce jeune maître cosmopolite a choisie pour le sujet de son cours, la mystérieuse Allemagne, qui, bien que notre voisine, se dérobe plus à nos yeux par les étrangetés de son génie, et la demi-obscurité qu'elle aime à laisser flotter sur ses œuvres, que si elle était reléguée aux confins du monde. Car ne dirait-on pas, au tour contemplatif et rêveur de son imagination, à son caractère à la fois enthousiaste et impuissant, au sentiment si mélancolique qu'elle garde de la poésie de la nature, à sa langue enfin, vraiment primitive, et si propre à retenir dans le clair obscur les vagues aspirations de sa pensée, ne dirait-on pas, que la race germanique est encore assise aux bords du Gange, qui fut sans doute son berceau? Le professeur s'efforcera de nous initier aux secrets de ce génie si éloigné du nôtre. Laisant derrière lui dans la nuit du moyen âge les chants des Minnesängers, il commencera l'histoire de la Littérature Allemande au moment, où Luther, d'une plume hardie, s'adressant dans leur langage aux peuples qu'il veut soulever, fait de ce jargon populaire, jusqu'ici délaissé, une langue désormais propre à l'éloquence et à la poésie. Il passera rapidement sur le siècle suivant, où la Muse Allemande ne sait encore que copier gauchement la France, pour arriver au XVIII^e siècle, où l'on voit enfin l'Allemagne, à force d'érudition, de critique et de patriotisme, se créer une littérature nationale. Le Suisse Bodmer a donné le signal. A sa voix une jeunesse généreuse a tressailli. Voici le jeune Klopstock, qui essaie d'accorder la harpe des vieux bardes, ou de répéter dans sa langue les cantiques du ciel : voici Wieland, qu'on a nommé le Voltaire de l'Allemagne ; voici Lessing, Winckelmann, Herder, qui apportent du génie dans la critique ; Schiller et Goethe dominant le groupe, et forment à eux seuls toute la poésie classique de l'Allemagne. Ces maîtres de l'art germanique, les deux derniers surtout, seront étudiés, avec respect à la fois et liberté, dans leurs théories aussi bien que dans leurs œuvres. Il y a chez eux de quoi justifier l'admiration de leurs compatriotes. Mais, tout en cherchant à vous faire goûter tout ce qu'on découvre souvent de rêverie profonde, et de sentiment exquis de l'invisible, dans les conceptions et le langage de cette poésie, le professeur fera justice de cette vague et

ambitieuse phraséologie, par laquelle les écrivains d'outre-Rhin se font souvent illusion à eux-mêmes ; il dissipera ce vain mirage, qui n'est propre parfois qu'à dissimuler une idée commune, et fera évanouir à la pleine lumière beaucoup de pensées, qui ne semblaient profondes, que parce qu'elles restaient plongées dans les ténèbres d'une expression énigmatique.

ÉCOLE DES SCIENCES APPLIQUÉES.

Dans ce tableau d'ensemble des Cours, que la Faculté des Lettres ouvre au public de cette ville, ai-je tout dit ? Non, Messieurs. Outre cet enseignement principal, outre ses Conférences pour la préparation de la Licence, la Faculté a pris amplement sa place dans les Cours qui se font à l'*École des sciences appliquées*. Dès l'an dernier, M. Lacroix a bien voulu s'y charger du Cours d'histoire de France ; pour moi, je me suis réservé le Cours de Littérature. Cette collaboration cependant n'a produit jusqu'ici que des résultats médiocres. C'est que nous n'avions pu d'abord, à l'imitation de nos collègues, transporter nos Cours à la fin de la journée, et, comme eux, y convier librement les jeunes gens de cette ville, curieux de s'instruire, mais qui, engagés déjà dans les carrières industrielles, et absorbés tout le jour par le travail de leur profession, n'ont qu'au soir le loisir de venir chercher ici l'instruction qu'on leur offre. Cette année, nous suivrons l'exemple de nos collègues : nos Cours spéciaux se feront le soir. Nous sommes trop frappés de ce que l'enseignement scientifique laisse de lacunes dans l'esprit, et offre même de dangereux, quand il n'est pas complété par l'enseignement littéraire, pour que nous n'apportions pas tout notre zèle à ces nouvelles fonctions. Comment, d'ailleurs, ne pas être touché de l'ardeur et de l'intelligence, avec lesquelles la jeunesse de cette ville a répondu à l'appel généreux qu'on lui faisait ? Quoique des cours d'histoire et de littérature ne semblent point leur promettre la même utilité immédiate, nous ne doutons pas néanmoins, que ces studieux jeunes gens ne goûtent ces fruits d'une autre nature, qu'ils en doivent retirer. Artistes, industriels, commerçants, ils sont en outre citoyens et fils de la patrie française ; et, à ce titre, ils sentiront qu'ils sont tenus de ne

point rester étrangers au passé de la France. Tous aussi comprendront, que, s'il y a un art de mieux exprimer ses pensées, tout le monde est intéressé à s'en instruire. Ils apprendront du même coup à goûter le commerce de ces esprits d'élite, auprès desquels l'âme s'agrandit, en même temps que l'esprit s'éclaire, et pourront reconnaître combien l'homme, si grand par les conquêtes de la science sur les forces de la nature, est plus grand encore par ses découvertes et ses créations dans l'ordre moral.

Plus notre siècle devient positif, plus notre vie s'enferme dans une médiocrité monotone et vulgaire, et plus nous avons besoin, pour relever notre âme et en maintenir l'équilibre, de nous ménager comme un refuge, où nous puissions par intervalle respirer un air plus pur, et retrouver quelque chose de ce monde idéal, auquel notre cœur aspire toujours, comme soulevé par le mystérieux mais irrésistible sentiment de sa divine destinée, et dont il poursuit en vain le fantôme à travers les choses d'ici-bas. Or, cet asile nécessaire, où donc pouvons-nous le trouver, aux heures de fatigue et d'aridité? sinon dans la culture des bonnes lettres et l'entretien de ces écrivains de génie, qui n'ont été si grands, que parce qu'ils ont su pénétrer plus avant dans les mystères de notre nature morale, ou saisir et révéler aux hommes dans un divin langage quelque-une des éternelles vérités? Aussi, vous tous, que le mouvement des affaires et la frénésie des spéculations ne sauraient entièrement absorber, vous qui ressentez parfois un dégoût salutaire de la vie commune et l'inquiétude de l'idéal, venez, et vous trouverez dans le commerce des lettres ce doux refuge, que vous souhaitez. Que nos Facultés soient pour vous comme ces lieux d'asile que l'Église, au moyen âge, ouvrait non-seulement aux proscrits du monde, mais à tous les cœurs tristes, qui venaient s'y recueillir et s'y retremper, pour rentrer ensuite plus forts à la fois et plus doux dans les luttes de la vie. Pourquoi donc le Gouvernement, au moment même où il donnait aux sciences positives et à leurs applications une telle impulsion, s'est-il dans sa sagesse, appliqué à restaurer et à multiplier sur le territoire de la France ces Facultés destinées à ranimer et à entretenir la religion des lettres? C'est qu'il y voyait comme autant de sanctuaires consa-

crés au culte des idées morales; et qu'il a pensé, qu'après la religion, rien n'était plus propre encore, que ce haut enseignement littéraire, à contre-balancer les tendances matérialistes de notre siècle, et à rappeler les esprits vers les régions sereines, où germent les bonnes et les grandes pensées. Jusqu'à quel point sommes-nous entrés, pour notre part, dans ce noble dessein du chef de l'État, et du jeune et regrettable ministre, qui comprenait si bien la vertu morale des lettres? vous avez pu l'apprécier vous-mêmes, Messieurs. Nous ne sommes plus nouveaux-venus parmi vous; et l'esprit qui préside à notre enseignement vous est connu. Vous le savez; si en étudiant les grands penseurs de tous les temps nous essayons de nous rendre compte de leurs méthodes de composition et des secrets de leur art, pour en faire notre profit, nous nous attachons bien plus encore à remonter autant que nous le pouvons, aux sources mêmes où ils ont puisé leur inspiration, et à nous pénétrer des nobles sentiments qui ont fait leur éloquence; ou à relever avec eux nos regards vers ces grandes idées morales, qui sont comme les rayons de l'infinie beauté, et dont la contemplation a enflammé leur génie. Pour nous, en effet, nous sommes convaincus que la beauté dans les arts n'est que le reflet du bien, et que l'éloquence est une des formes de l'héroïsme. Et nous estimons qu'un Cours de littérature n'a qu'à demi rempli son but, si ceux qui n'y sont venus chercher qu'un délassement d'esprit ou une leçon de goût, n'en sortent pas en même temps meilleurs.